

EXTRAIT

Comment parler de Depardieu ? C'est un tel morceau qu'on ne voit pas bien par quel bout commencer.

Ce qui me paraît le plus simple, c'est de le débiter en tranches, en fonction de mes souvenirs.

Je revois le tournage au Mexique de cette scène que Depardieu appréhendait. Un « tunnel », comme on dit au théâtre. Mais là, il n'était pas au théâtre, il était perdu dans la forêt mexicaine avec Pierre Richard, par 40 °C à l'ombre, et il devait crier sa révolte d'avoir accepté cette stratégie absurde : se servir d'un malchanceux pour retrouver une malchanceuse.

C'était un des tournants de *La Chèvre* et Gérard, comme tous les grands acteurs, avait le trac. La maquilleuse n'arrêtait pas d'éponger son visage ruisselant d'une sueur qui n'était pas due uniquement à la chaleur. Il était beau, à cette époque-là, délié et puissant comme Marlon Brando au début de sa carrière. Et puis, les deux avaient suivi le même chemin dans l'embonpoint, comme si leur trop-plein de talent devait inexorablement se transformer en matière grasse.

J'ai dit « Action ! » et Depardieu a plongé dans sa longue tirade. Et les animaux de la forêt, oiseaux, singes, insectes, se sont tus. C'est toujours ce qu'ils font pendant quelques secondes au moindre bruit qui les inquiète, mais cette fois j'ai envie de penser que c'était de l'admiration. Depardieu était prodigieux. Sa voix puissante et suave, sa diction si précise, se posaient comme des feuilles d'or sur mon texte. Qu'on me pardonne cet élan poétique, mais dans le cauchemar de cette fournaise mexicaine, j'ai assisté à un moment de magie.

Il avait brillamment franchi l'obstacle, mais je sentais que l'angoisse était toujours là. J'avais vu des toreros sortir de l'arène après un triomphe, sans que la peur ait quitté leurs yeux. Je savais, depuis mes débuts dans la mise en scène, la difficulté du métier d'acteur. L'anxiété d'abord, puis cette énorme dépense d'énergie pour entrer dans le personnage. Je savais que Depardieu avait maintenant besoin de décompresser. Je savais enfin que c'était le moment de tous les dangers.

On est rentrés à l'hôtel, il s'est mis en maillot de bain et il est venu boire un verre sur le patio. Boire un verre, pour Depardieu, n'a pas la même signification que pour un consommateur ordinaire. Il a attrapé une bouteille de scotch, il a mis le goulot dans sa bouche, et quelques secondes plus tard la bouteille était vide. Il faisait toujours aussi chaud, et tous les regards étaient fixés sur lui avec inquiétude. Lui avait l'œil vague et il s'est mis à vaciller comme un arbre sur le point de tomber. Et il est tombé sur le ciment du patio, comme un arbre.

Les serveurs, une demi-douzaine de petits Mexicains, se sont précipités pour lui porter secours. Ils ont tenté de le remettre sur pied, mais quiconque a essayé de soulever un type de cent kilos, tout nu à part le slip, et gluant de transpiration peut comprendre le problème. Les Mexicains attrapaient à pleines mains la viande de Depardieu, mais ils n'avaient pas de prise. J'en étais à me demander si on n'aurait pas besoin d'un treuil quand, toujours inconscient, il a brusquement détendu ses bras de lutteur, envoyant tous les Mexicains s'écraser comme des mouches contre les murs.

Je me suis alors approché de lui et j'ai commencé à lui parler :

— Gérard, il faut que tu te lèves, maintenant. Tu vas te lever et venir avec moi dans ton bungalow, tu m'entends ?

Il m'a entendu, et je sais pourquoi : je le dirigeais toute la journée, la voix qui traversait la barrière du scotch était la voix de son maître et, en bon acteur, il s'est appliqué, dans sa semi-inconscience, à suivre mes directions.

Il s'est remis debout péniblement, et j'ai pris sa grosse main dans la mienne. Nous sommes partis lentement vers son bungalow, j'avais l'impression de guider les premiers pas d'un bébé monstrueux. Malheureusement, sur le chemin, nous avons croisé Patrick Viers.

Viers, le caméraman du film, était lui aussi une espèce de colosse. Quand il filmait, caméra à l'épaule, on l'appelait « la Tour humaine ». Il avançait paisiblement à notre rencontre, un verre de cognac à la main. Il a souri en voyant l'état de Depardieu et, pour me rassurer, il m'a dit, de sa voix éraillée :

— T'inquiète pas, tout va bien se passer.

Allez savoir pourquoi, Depardieu a bondi sur lui. Je crois avoir l'explication : il avait envie de se battre, mais il lui fallait un adversaire à sa taille. Il s'est écroulé avec Viers, dont le verre de cognac a volé en éclats. Et immédiatement, comme par magie, les petits Mexicains ont surgi, un balai à la main, pour nettoyer les débris de verre.

Viers, fou de rage, était couché sur Depardieu et hurlait : « Mais je vais lui casser la gueule, à ce con ! » J'ai immédiatement paniqué – avec une gueule cassée Depardieu ne serait plus raccord – et j'ai plongé entre ces deux masses comme un thermomètre. Je repoussai Viers, criant de toutes mes forces : « Non ! ». Là encore, c'était la voix de son maître, Viers s'est calmé.

J'ai repris Depardieu par la main et on est enfin arrivés au bungalow qu'il partageait avec Pierre Richard. Pierre occupait le rez-de-chaussée et lui le premier étage. Il pesait de plus en plus lourd et je ne me voyais pas monter un escalier avec lui. Je choisis de le déposer dans l'appartement du bas et il s'endormit sur le lit de Pierre Richard comme une masse.

Pierre arriva quelques minutes plus tard. Il n'avait pas assisté au psychodrame parce qu'il était allé dîner au restaurant avec une camarade. Une belle jeune fille, mais qui était du genre à vous faire payer la différence d'âge et le fait qu'elle était jolie en se montrant, par moments, capricieuse. Pierre l'appelait « Amour » et on pouvait être attendri par leur bonheur. On pouvait aussi vomir.

On a tendance à penser que les comiques, comme les anges, n'ont pas de sexe. C'est archi-faux. Chaplin, Harold Lloyd, Buster Keaton, étaient des grands séducteurs, et c'est sans doute parce qu'ils ressemblaient à des jouets pour enfants qu'on leur prêtait l'innocence de l'enfance.

Comme l'histoire que je raconte date d'il y a près de trente ans, je peux penser qu'il y a prescription et révéler que Pierre Richard, sur le tournage, était en permanence en rut. Les techniciens disaient de lui qu'il se comportait sur *La Chèvre* comme un bouc. Il faisait l'amour partout, y compris dans la loge de maquillage, et ce, pendant que Depardieu se faisait maquiller. Caché derrière un rideau, il imprimait à la remorque qui servait de loge un mouvement de va-et-vient et, à chaque coup de reins, Depardieu recevait un coup de pinceau de la maquilleuse dans l'œil. Il hurlait alors de cette voix qui avait perdu toute suavité :

— C'est pas bientôt fini, bande de salauds !

Donc, Pierre a surgi avec Amour à la porte du bungalow. Je me suis précipité pour lui dire à voix basse :

— Pierre, Gérard est dans ton lit, ivre mort. Il ne faut pas le réveiller, il est dangereux. Montez dormir chez lui, cette nuit, c'est plus prudent.

Amour est alors intervenue avec une charmante moue boudeuse.

— Je veux pas dormir chez lui, je veux dormir dans mon lit.

J'ai tenté de la raisonner, mais elle m'a interrompu pour dire à Pierre :

— Il n'a pas à dormir chez nous, va lui casser la figure.

Pierre ne s'y est Dieu merci pas risqué, sinon j'aurais dû appeler Villeret en urgence pour le remplacer.

Pendant que l'un buvait et que l'autre « était en Amour », moi je courais. J'étais tombé malade à mon arrivée au Mexique. À cause de Depardieu. La cuisine internationale du Sheraton de Mexico ne l'excitait pas beaucoup et il nous entraînait, Pierre Richard et moi, dans la Zona Rosa, le Pigalle de la ville, où on dînait dans des cantines surchauffées qui nous servaient pour le même prix de la couleur locale et des amibes. Une gastronomie que j'ai gardée dans mes intestins pendant tout le tournage.

C'est au cours d'un de ces repas que je me suis mis à courir très vite. Nous étions assis à table, Depardieu avalait avec voracité des quantités de trucs suspects et Pierre Richard lui parlait affectueusement en crachant sur lui des haricots noirs quand j'ai ressenti brusquement un remueménage angoissant dans mon ventre. J'ai agrippé un serveur et lui ai demandé où étaient les toilettes. Il m'a regardé, incrédule. « Les toilettes ? ». Il a répété ma question aux habitués qui nous entouraient, ils se sont mis à rire et j'ai compris que j'avais surestimé l'établissement.

Nous étions venus à pied du Sheraton, je suis reparti en courant. Je regrette qu'on ne m'ait pas chronométré. Cette calamité, appelée ironiquement la « turista » par les autochtones, ne m'a pas lâché jusqu'à la fin du film.